



Nouveaux quartiers à Taveta (voy. p. 306). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

## AU PAYS DES MASSAÏ

(AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. THOMSON 1.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### V

#### NOUVEAUX PRÉPARATIFS.

Second départ de Rabaï. — Ce qui s'appelle l'échapper belle. — Nos nouveaux quartiers à Taveta. — Aspect du pays : le Dourouma; le climat; le Kilimandjaro. — Le lac-cratère de Tchala.

Mon premier soin, en arrivant à Mombâz, fut d'expédier une lettre à Zanzibar par Brahim. Le 5 juin, le remorqueur numéro 11 de la marine britannique mouillait dans le port, avec la réponse à mon message. Surprise extrême, le sultan de Zanzibar m'envoyait ses salâms, un cadeau de trois caisses de poudre, plus une lettre pour Dougoumbi de Taveta, dont voici la traduction :

« De par Sa Hautesse Seyid Bargash ben Saïd, à Dougoumbi, l'esclave de Sali ben Salem.... Notre ami M. Thomson voyage dans l'intérieur et passera sans doute par ton district : je désire que tu sois prêt à le servir et à le traiter avec un respect parfait. Ne permets à personne de le contrarier, et prends soin qu'aucun mal ne lui arrive, car il est notre ami respecté. Salâms, » etc.

Grâce aux sourdes intrigues de Mouhinna, les dif-

ficultés furent encore plus grandes que la première fois pour trouver des porteurs. Enfin, malgré des déboires multiples, je me trouvai pour la seconde fois à Rabaï, passant en revue une caravane encore moins présentable que la précédente : vingt-cinq porteurs de Mombâz, huit de la mission de Frère-Town, dix de celle de Rabaï, sept Oua-Dourouma, sept Oua-Teita, un M'Nyika, plus les huit hommes que j'avais amenés avec moi. En fait de bagages, nous avions vingt et un ballots de *senengé*, dix de cotonnade, cinq de verroterie, trois caisses de poudre, deux de marchandises diverses, sans compter nombre d'autres colis.

Je ne demanderai pas au lecteur de me suivre sur la route de N'dara; à peu de chose près, nous eûmes les mêmes aventures, sauf une alerte causée par le voisinage d'un lion près de Lanjora. Nous étions égarés au milieu d'un fouillis de plantes épineuses, et, malgré la difficulté de ramasser du bois, on réussit tant bien que mal à allumer un petit feu. Le lion

1. Suite. — Voy. page 289.

L. — 1297\* LIV.

rugissait par intervalles; il rôdait évidemment autour du bivouac; le feu était des plus humbles et des plus mal nourris; tant qu'il durerait, toutefois, nous nous savions relativement en sûreté. Les rugissements s'interrompirent; le brasier ne jetait plus que d'intermittentes lueurs; mais, tous, nous nous sentions trop las, trop somnolents, trop indifférents pour nous aventurer en quête d'autre bois, besogne des moins aimables, au milieu de ces ténèbres et de ces solitudes. Pourtant, la situation devenant trop tendue, il fallut se décider à bûcheronner de conserve; Brahim et Songoro cherchaient à tâtons dans la brousse, tandis que, debout près d'eux, le fusil à la main, je tâchais de percer du regard l'obscurité de la nuit. Toby, un petit terrier demi-sang, cadeau de M. Taylor, se collait sur mes talons, en proie à une terreur mortelle. A peine mes camarades avaient-ils glané quelques bûchettes, que nous retournions au foyer, secoués de frissons, comme si nous eussions été saturés d'électricité. Il fut convenu que chacun à son tour ferait sentinelle, tandis que les autres essaieraient de fermer les yeux. Songoro se chargea du premier quart, et l'extrême fatigue nous endormit bientôt.

Mais, en pareille situation, on ne sommeille point comme dans un lit de plume, et bien nous en prit de ne dormir que sur une oreille. Une plainte étrange, prolongée, étranglée par l'épouvante, nous fit soudain sauter sur nos pieds et, poussés par la même impulsion, tourmenter le feu jusqu'à ce qu'une gerbe d'étincelles jaillît dans les airs. Les fusils, qui, même pendant le sommeil, ne quittaient jamais nos mains, furent prêts aussitôt, et, le dos tourné au brasier, retenant notre souffle, le corps penché, la tête en avant, nous nous efforcions de voir dans les ténèbres. Un faible bruissement parmi les buissons nous avertit du départ de quelque visiteur nocturne, le lion, sans nul doute. Le cri qui nous avait réveillés venait évidemment de Toby, car il tremblait de tous ses membres et poussait encore un gémissement bizarre, tout pénétré de terreur. Il nous avait ainsi arrachés à une mort horrible, car Songoro, accablé de lassitude, était tombé de sommeil, laissant tomber le feu. Brahim se chargea de veiller, et, par bonheur, rien ne troubla notre repos jusqu'à l'aube.

Quelques heures après, nous rentrions pour la troisième fois dans les profondeurs ombreuses de la forêt. Je fus aussitôt entouré de nos porteurs et de traitants souahéli, qui couraient comme des fous; de tous côtés on me criait que tout allait bien. Martin s'avança à ma rencontre, pâle et maigre et trop ému pour faire autre chose que me donner une chaude étreinte; puis il me conduisit à nos quartiers. Étonné, admirant, je m'arrêtai au centre d'un joli hameau rustique qui remplaçait notre ancien campement dans la jungle touffue, entre une gracieuse *baraza* (la case à palabres des Arabes) et, vis-à-vis, une demeure construite avec soin. Le drapeau britannique flottait fièrement au sommet d'un mât de pavillon; à peine en pouvais-je croire

mes yeux: cette transformation magique était l'œuvre de mon lieutenant. J'entrai dans ma charmante et confortable paillote, et, tout en me rafraîchissant au dedans et au dehors, j'écoutai avec un profond intérêt l'histoire des soucis et traverses de Martin.

Mais jetons auparavant un regard d'ensemble sur les contrées déjà parcourues. Sur tout le littoral du sud de l'Afrique orientale on voit la bande étroite de basses terres côtières se relever brusquement à l'ouest en une majestueuse chaîne de montagnes ou, pour mieux dire, un escarpement de plateau. De Mombâz au Taveta tout autre est la physionomie de la contrée. Point de terres basses et marécageuses: c'est, au contraire, une région aride, où le manque d'eau se fait plutôt sentir, même pendant la saison des pluies. Nulle rampe de plateau à escalader, nulle chaîne de montagnes à franchir: une pente si peu accusée que l'œil ne la saurait percevoir nous a menés, par un terrain presque toujours uni ou à peine ondulé, jusqu'aux sept cents mètres d'altitude du Taveta. A Rabaï, il est vrai, on s'élève brusquement de quelque deux cents mètres; mais ces collines se réduisent à une sorte d'intumescence locale, sans la moindre analogie avec les montagnes qui, ailleurs, prennent soudain la place du bas pays. Sauf une nouvelle ligne de hauteurs peu importantes, au delà du Dourouma, on s'élève par une pente très douce et continue jusqu'aux Oungouroungas, et le Zioua Ariangoulo ou Taro n'est qu'à six cents mètres d'altitude. Puis on quitte le grès et la surface presque plane qui représente géologiquement les basses terres de la côte méridionale; on pénètre sur le terrain métamorphique que révèle à l'œil la teinte rouge du sol stérile et brûlé. On est alors à six cent trente mètres, et, pendant les cent trente-cinq kilomètres qu'il reste à parcourir encore avant d'atteindre le Taveta, la pente est si peu accusée qu'il faut recourir aux instruments pour constater un gain de moins de cent mètres. Ce n'est cependant point le désert nu et plat; les montagnes du Teita qui s'élèvent au-dessus de la plaine en massifs isolés en rompent heureusement la ligne; les pics du Boura dépassent deux mille deux cents mètres; le Kisigau ou Kadiaro atteint seize cent quarante, le N'dara plus de deux mille vingt-cinq. De Rabaï au Taveta, sur une distance de deux cent vingt kilomètres à vol d'oiseau, on ne rencontre que deux ou trois cours d'eau: le Mataté, qui, dans la saison sèche, n'a guère plus de trois mètres de large sur un mètre vingt de profondeur; il sort des flancs du Boura et coule vers le sud, sans qu'on sache exactement ce qu'il devient. Un second torrent, un peu plus considérable, le Voi, prend sa source non loin des eaux supérieures du Mataté, et, se dirigeant à l'est, effleure la pointe septentrionale du N'dara; pendant la saison des pluies, seulement, il se jette à la mer, un peu au nord de Takaungou. Un autre ruisseau, venant du Gnamboua, s'achemine vers l'ouest, où il est bientôt bu par les sables arides. Cette rareté de l'eau est la grande épreuve du voyage, mais elle contribue d'autre

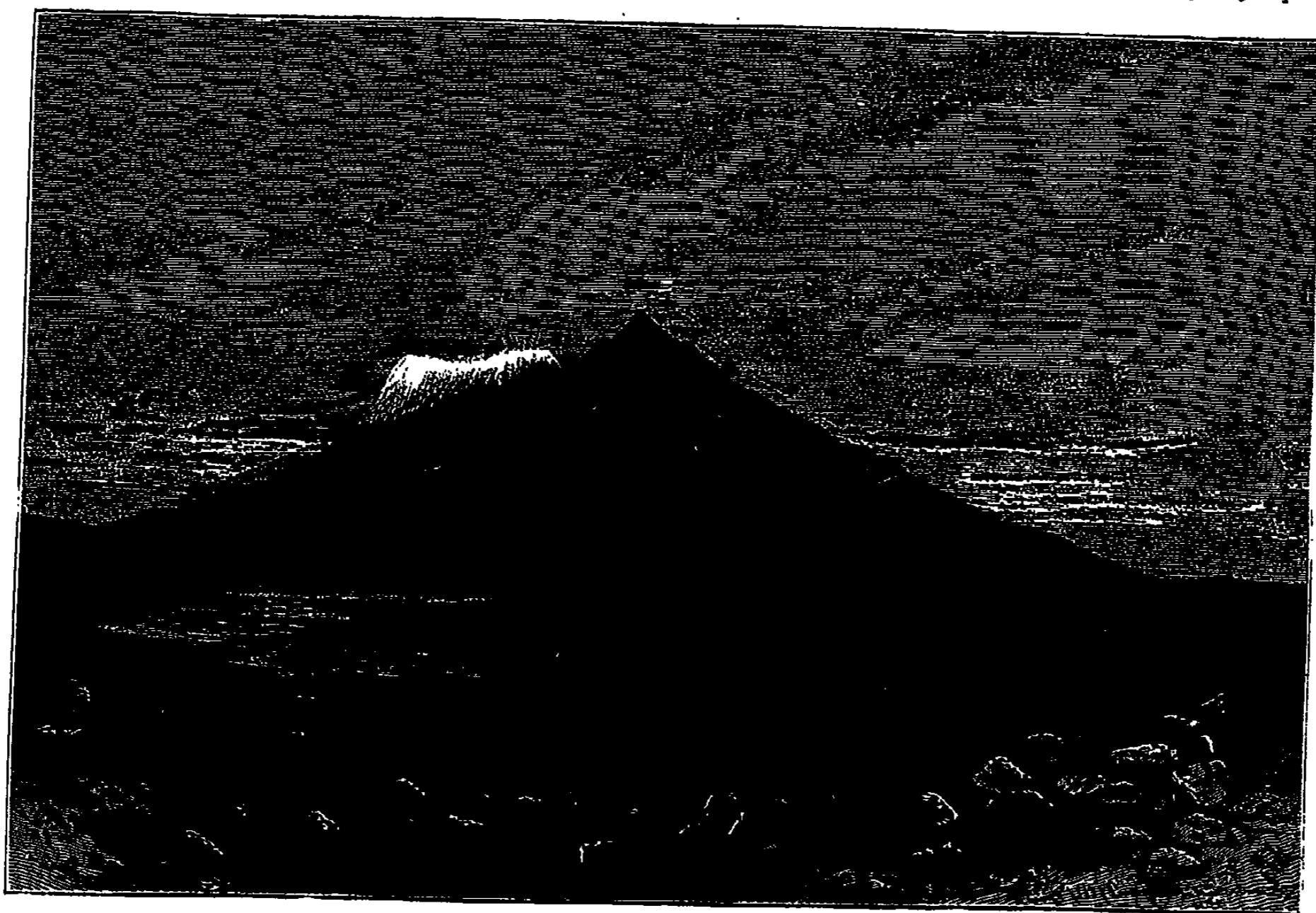
part à éloigner les fièvres et les autres maladies si fatales aux expéditions africaines. Enfin, pour compléter le portrait de ces contrées, il faut ajouter qu'il existe une ligne de démarcation très tranchée entre les régions de la côte et celles sur lesquelles tombent les pluies de l'intérieur.

Et maintenant passons à « l'Olympe » de l'Est africain. Dès l'abord je confesse que je ne saurais, en aucune façon, essayer de décrire cette montagne colossale. Pour moi, comme pour le guerrier massaï, frappé de stupeur devant ce spectacle sublime, c'est la « Maison de Dieu », Ngajé Ngai.

Le nom de Kilima-Ndjaro signifie, dit-on généralement, « Montagne de la Grandeur » ; cette étymologie

en vaut une autre ; toutefois il me semble probable que ce serait plutôt « Montagne Blanche », le terme Ndjaro ayant été jadis employé pour indiquer la blancheur, acception tombée en désuétude sur la côte, mais que l'on retrouve encore chez quelques tribus de l'intérieur. Les Oua-Tchagga désignent séparément les deux pics qui composent la montagne : le Kibo et le Kimaouenzi. Les Massaï l'appellent *Donyo Ebor*, « Montagne Blanche », à cause des neiges éternelles qui couronnent le dôme ou cratère du Kibo.

Le Kilimandjaro, dans son expansion verticale et horizontale, est une énorme masse irrégulière et pyramiforme, dont le grand diamètre court du nord-ouest au sud-est, entrant par sa pointe la plus aiguë jusqu'au



Vue du Kilimandjaro, près du lac Tchala. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

cœur du pays des Massaï. Dans ce sens elle mesure cent kilomètres ; le petit axe, à angle droit avec le premier, n'en a qu'une cinquantaine. Vers le nord-ouest, la montagne se rétrécit peu à peu en un long éperon qui s'effile en hauteur et en largeur pour finir par se confondre avec la plaine massaï. Elle atteint environ cinq mille huit cents mètres au point culminant du Kibo. Du côté du midi s'étend la vaste plate-forme du Tchagga, formée sur une longueur de quinze à seize kilomètres de pentes arrondies, entaillées de combes profondes et qui s'élèvent graduellement de douze à dix-huit cents mètres. Au large du vaste épaulement occidental on voit le pur contour du volcan se dessiner dans toute sa grandeur de la base au sommet ; le contrefort lui-même montre une succession de gorges

sombres, de roches noires, sculptées par l'érosion incessante du Kikayo, du Ouéri-Ouéri, du Karanga. Le Kibo se présente ici sous son aspect le plus imposant : il se dresse si rapidement au-dessus du rempart du Shira, qu'à peine les neiges peuvent s'accrocher sur sa pente occidentale.

Mais c'est au nord que le Kilimandjaro se montre dans sa colossale majesté. Du grand marécage sableux et saumâtre du Ndjiri on embrasse d'un coup d'œil le massif tout entier. Il surgit de l'arène presque plane qui a déjà une altitude d'environ mille mètres, et s'élève au-dessus d'elle avec une inclinaison d'une régularité parfaite, dont le profil n'est interrompu par aucun ressaut à la hauteur de plus de quatre mille sept cents mètres. Nul cône, nulle pointe n'en accidente la sur-

face; ni gorge ni vallée n'en entaille les flancs. A gauche seulement, le grand pic du Kimaouenzi montre, près du sommet, une ou deux échancrures formant une dépression circulaire d'où s'élève une pyramide arrondie aux proportions parfaites. De ce côté se montre dans toute sa gloire le casque de neige sous lequel se dérobe la tête massive du Kibo.

Un trait physique des plus remarquables se dégage de l'étude du massif : aucun cours d'eau ne naît sur ses flancs, sauf au Tchagga, sur le versant méridional, où l'on en compte une vingtaine, dont quelques-uns d'un volume considérable; ils se réunissent plus bas, dans la plaine, pour former le fleuve Pangani. Le Loumi et le Tzavo sourdent, il est vrai, à l'est de la montagne, mais à la base seulement, et déjà tout formés. A l'ouest, un tout petit ruisseau, le Ngaré N'Erobi, surgit de même au pied de la montagne. Au nord on n'en trouve pas un; mais en différents points du désert du Ndjiri on rencontre des sources qui forment de petits étangs ou alimentent les lagunes du district.

Le Tchagga est la seule partie habitée de l'immense pourtour du Kilimandjaro; sa plateforme offre à l'agriculture un sol extrêmement fertile, et ses nombreux cours d'eau se prêtent à l'irrigation. Les Ou-Tchagga du Rombo, de l'Ouseri, du Kimangelia, s'en partagent l'étendue. Tous ces peuples vivent en guerre perpétuelle. Mandara, le plus fameux des chefs de la contrée, aspire à les dominer tous.

L'origine volcanique du Kilimandjaro est attestée par la multitude de cônes qui occupent tout le versant méridional. Le plus intéressant de ces témoins est l'admirable lac-cratère de Tchala, à peu de distance de la base orientale du Kimaouenzi et à quelques kilomètres seulement au nord du Taveta. Il a la forme d'un polygone irrégulier de trois kilomètres et demi de diamètre et d'un peu moins de onze en circonférence. Il occupe le centre d'une petite colline à crête fort accidentée, et les berges du lac sont absolument verticales. Mes yeux ne se sont jamais arrêtés sur un spectacle plus charmant que sur ce petit lac qui dort à de vertigineuses profondeurs dans les entrailles de la colline. Des masses de verdure, jetées artistement sur les falaises âpres et nues, se suspendent en festons, abritant de nombreux oiseaux qui égayent les échos de leurs chansons, ou se lancent comme des flèches sur les

eaux noires. Au delà se dresse le pic basaltique du Kimaouenzi, dont les flancs sont creusés de profondes cicatrices, rayonnant du sommet, tandis que plus bas, sur le versant méridional, de nombreux petits cônes nous remettent en mémoire les dernières manifestations de l'activité volcanique.

Tels sont les principaux traits de la puissante montagne : la grandeur du sujet m'opresse et je le quitte sans regret, sachant mieux que personne combien je suis resté au-dessous de ma tâche.

## VI

## EN MARCHÉ DE NOUVEAU!

Une alliance imprévue. — Adieux à Taveta. — Aventure avec un rhinocéros. — Terriblement étonnant. — Moment critique. — En route! — Nouveau danger. — Panique. — La prairie en flammes. — Une chasse difficile. — Un vieux solitaire.

Revenons à Martin et à ses travaux pendant mon

absence. Son premier soin avait été de réorganiser le campement. Mandara lui envoya messagers sur messagers et présents sur présents, si bien que Martin ne put se dispenser de l'aller voir, comme il l'y invitait. Il fut reçu dans le Moschi avec une somptueuse hospitalité, et Mandara daigna lui faire des confidences, qui cadrèrent, du reste, fort bien avec mes



Lac Tchala. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

pires soupçons au sujet de Mouhinna. Ce misérable avait inventé la nouvelle qu'un parti de Massaï se trouvait sur notre route, pour nous jeter entre les mains de Mandara, dont il excitait la cupidité et qu'il engageait à piller la caravane. Mandara prêta d'abord l'oreille à ces ouvertures, mais de meilleurs conseils prévalurent. A Ngaré N'Erobi, Sadi et Mouhinna, secrètement ligués contre moi, avaient réussi à me faire dépenser en énormes « hongos » presque toute ma pacotille; ils excitaient sans relâche les défiances des Massaï et, comme on l'a vu, furent sur le point de culbuter entièrement mes espérances.

Mais la chance commençait à tourner en ma faveur. Une grande caravane de Pangani, conduite par un fameux *mganga* (magicien) de la côte, Jumba Kimameta, était arrivée depuis quelques jours au Taveta, où le chef cherchait des recrues avant de se mettre en route pour le pays des Massaï. Je ne perdis point une minute et m'abouchai avec Jumba, un individu tout



Plaine du Kilimandjaro (voy. p. 307, 308 et 315). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise

petit, tout gravé de petite vérole, borgne par-dessus le marché; mais son œil unique y voyait à merveille. Nous nous entendîmes sur tous les points, et, déjouant une nouvelle tentative de Mouhinna qui cherchait encore à faire échouer mes projets, il fut convenu que je me joindrais, avec mes hommes, à la caravane des traitants. La route que l'on décida de suivre conduisait par le Kimangalia, le Ndjiri et le Donyo (Mont) Erok à Ngongo et au lac Naivacha. Enfin, après avoir passé la revue de ma troupe, je constatai qu'il ne me restait plus que cent quarante hommes, quarante-quatre charges de fil de fer, de cuivre et de laiton, vingt-deux de perles, onze d'autres marchandises, huit de cotonnade, huit de munitions et vingt ballots d'objets divers. C'est à peu près la proportion requise pour le nombre d'hommes que j'emmenais.

Le soir du 16 juillet, les caravanes célébrèrent les dernières heures de leur séjour au pays de cocagne de Taveta par une *ngomma*, danse autour de deux bannières. Le lendemain, après nous être dirigés vers le nord, nous campions sur les rives du Loumi, près de la base du cratère de Tchala. Notre route est orientée presque vers le nord vrai, sur une vaste savane qui descend par une pente très douce de la base du Rombo, vers lequel nous nous dirigeons. En approchant du lieu marqué pour notre bivouac, nous arrivons soudain sur deux cents indigènes du Rombo qui remontaient de la plaine, chargés d'herbes très artistement bottelées, qu'ils avaient coupées pour la nourriture de leurs bestiaux. Notre vue les épouvanta; sans nos signes et nos paroles d'amitié, ils eussent jeté leurs fardeaux pour se sauver à toutes jambes. Ils ne portaient d'autre vêtement qu'une bande de cuir large de cinq centimètres et très serrée autour de leur corps. A midi, après une marche très dure, on campe de nouveau à un coude du Loumi. Ici ma patience devait être mise à une rude épreuve; les trafiquants décidèrent d'y faire une halte de quelques jours pour acheter des vivres avant d'entrer chez les Massaï et attendre l'arrivée de deux marchands de Mombâz qu'on disait avoir déjà dépassé le Teïta. Au matin, je sortis dans l'espoir de mettre à mal quelqu'un des rhinocéros qui abondent dans la région. Bientôt mon attention fut attirée par les cris émus et à demi étouffés de Brahim: « Kifarou! Kifarou! » Je me retourne en toute hâte, ma carabine déjà prête, et, dans la direction indiquée, je vois en effet la forme monstrueuse d'un rhinocéros qui s'avance à loisir, au milieu des hautes herbes. Après un rapide regard circulaire où je me rends compte des accidents du terrain et de la direction du vent, nous nous lançons tous les deux, le corps penché, le cœur palpitant, pour arrêter la bête au passage. Bientôt nous ne sommes plus qu'à cinquante mètres du colosse; il approchait toujours, le museau presque à toucher terre, et, certainement, ne nous avait pas encore aperçus. Mais, il faut l'avouer, je commençais moi-même à éprouver certaines sensations peu plaisantes et à me demander qui du gibier ou du chas-

seur était en plus mauvaise passe. Le chasseur! répondais-je, et je me préparais à faire feu, afin d'avoir au moins le temps de prendre la fuite. Brahim, par bonheur, ne lisait point mes pensées; et comme il avait une foi inébranlable dans mes talents de tireur, il me supplia d'attendre: l'animal était encore trop loin! Secoué par un tremblement nerveux, en dépit de mon humiliation d'être surpassé en sang-froid par un de mes engagés, je m'arrête, avec une anxiété indicible: mon cœur bat à se rompre; je sens des picotements dans les doigts; de grosses gouttes de sueur ruissellent sur mon visage, toute mon énergie s'est évaporée dans les airs; stupidement, je compte les pas du monstre. Si un œil flamboyant peut fasciner un animal, certes ce rhinocéros l'eût été par le mien! Dix mètres tout au plus. Il me voyait maintenant, et son regard exprimait une férocité brutale. Cette fois je perdais toute confiance en moi-même; le rhinocéros semblait jouir de mon effroi et le prolonger sans merci. Je n'y pouvais plus tenir! Assurant sur mon genou ma bonne petite carabine, je tire. Un bruit sourd me répond que la balle a touché. Je rassemble mes esprits: la pesante créature tournoie sur elle-même, étourdie sans doute par la détonation; presque aussitôt elle se remet et s'éloigne d'un pas tranquille et majestueux. En voyant la queue de mon adversaire se dandiner à la brise, je redeviens aussi crâne que j'avais été poltron, et, mes nerfs merveilleusement calmés, je dépêche à l'ennemi deux balles de mon « express ». Je crie à Brahim de me suivre, et nous voilà détalant follement après la bête, que je ne quittais plus des yeux. Patatras! je suis au fond d'un trou, le nez en compote, une jambe toute meurtrie. Je m'extrais de la fondrière avec une imprécation bien sentie, pour tomber une seconde, puis une troisième fois; mais le rhinocéros montre bientôt des signes de lassitude, je parviens à le dépasser, et dans mon exaltation présente, ayant oublié toute prudence, je vire de bord en plein et lui adresse un quatrième projectile. Irrité tout de bon, l'animal court sur moi à pas de charge; j'étais précisément en droite ligne devant lui. L'idée que, cette fois, je vais être tué me traverse l'esprit comme la foudre; je saute en arrière et me retrouve les quatre fers en l'air, et, quoiqu'il fût grand jour, je vois briller dans le ciel des millions d'étoiles inconnues. Le rhinocéros avançait toujours. Oubliant de me dégager du buisson qui m'avait ainsi fait perdre l'équilibre, je songeai qu'il était grand temps de dire adieu à la vie et de pardonner à mes ennemis: le sol tremble, j'entends un bruit de brousse brisée; un corps noirâtre passe à me toucher et je me relève sans blessure, mais ne respirant plus, tout heureux de revoir une queue huppée s'agiter à l'arrière de mon adversaire; il avait dédaigné de frapper un ennemi par terre. Bientôt il tombe à son tour, et moi de prendre alors une attitude héroïque, et, le pied sur ma proie, de donner à ma physionomie une expression digne d'un homme habitué à ces triomphes. Au reste,

faut-il le dire, j'étais en ce moment dans les meilleurs termes avec moi-même : je venais de tirer la grosse bête pour la première fois. Brahim s'attardait sur le champ de bataille à découper les parties les plus succulentes de la victime, et je rentraï en flânant comme si je n'eusse fait rien que de très ordinaire, quoique je fusse tout oreilles pour entendre le récit de mes prouesses, qui, très exagéré, courait déjà le camp.

Enhardi par ce premier et brillant succès, je repartis sur le soir pour essayer derechef la force de mon bras. Ce fut une journée de chasse miraculeuse : une antilope, deux rhinocéros, un zèbre allaient fournir une chère abondante à toute la caravane. Je me fis un devoir de goûter à mes victimes : la soupe de rhinocéros est excellente, le bouilli pas bon du tout, le rôti de zèbre un peu meilleur.

Les Oua-Tchagga descendaient en grand nombre, comme des gens inquiets, prêts à se sauver à la première alerte; les femmes ont autour des reins de petits morceaux de cuir très joliment brodés de perles du plus petit modèle: en fait d'ornement, elles ont au cou des cordons de verroterie et des chaînettes de métal; aux jambes et aux bras, des anneaux de fil de laiton et de fer; peu de bracelets et de chevillères de perles. Ils tament et préparent le cuir de chèvre mieux que partout

ailleurs, le rendant aussi souple que de la peau de chamois; par endroits ils y laissent adhérer les poils, de manière à former des dessins variés.

Je passai les deux jours suivants à prendre des observations et à surveiller nos achats de vivres; mais l'inaction me devenait insupportable, et je ne tardai pas à repartir en quête d'aventures. Martin, enflammé par mes succès et désireux de partager ma renommée, réclama le privilège de m'accompagner. En quittant le bivouac, nous apercevons au loin un rhinocéros, et, en contournant une colline pour le rejoindre, nous en découvrons deux autres, endormis dans la savane et beaucoup plus près. Je m'avance à pas de loup, armé de mon fusil huit Bore; Martin me suit avec la carabine. Nous nous coulons entre les hautes graminées; mon Maltais travaille de son mieux à rester en arrière; d'après l'expression de son visage, il doit avoir l'estomac aux talons. Mais je suis trop généreux pour me

réserver tous les honneurs de la journée : je veux qu'il prenne sa part de cette périlleuse gloire et lui donne par suite l'ordre de se presser. Lentement, prudemment, je me glisse vers notre proie toujours endormie, retenant mon haleine, envahi par une émotion sans cesse grandissante et tous mes sens en éveil; l'herbe même me semblait faire trop de bruit, tandis que je l'écartais à droite et à gauche. Nous sommes à soixante, à cinquante mètres, Martin essayant de lambiner encore, et moi de moins en moins désireux de me trouver seul face à face avec les ennemis. A quarante mètres les rhinocéros sommeillent paisiblement; le soleil descend sur l'horizon. Les ombres s'allongent de plus en plus. Sommes-nous assez près? Un craquement m'arrête: Martin, le maladroit! vient de casser une branche sèche; les dormeurs se réveillent; ils se redressent sur leurs pieds, tout attention. Nous y voilà, pensai-je, et je m'aplatiss dans les herbes. Tournant la tête, je

vois Martin se relever, dans l'intention évidente de prendre la poudre d'escampette; je lui fais des yeux terribles, le menace du poing pour qu'il ait à se recoucher. Mais il était trop tard; ils l'avaient aperçu, et, avec un ronflement sonore, comme la locomotive qui vomit sa fumée, ils se campent dans une attitude de défi, essayant de flairer nos émanations, car ces animaux

paraissent ne jamais se décider à rien sans l'aide de leurs organes olfactifs. Mais le vent est en notre faveur; pourtant ils se dirigent de notre côté, trottent pesamment quelques secondes, puis s'arrêtent. Que faire? Leurs musles orientés droit sur nous ne me laissent viser aucune partie vulnérable, et tirer au hasard, ce serait peut-être sacrifier notre vie. Je m'abandonne alors à de très sages réflexions sur la folie de me jeter ainsi tête baissée dans le guépier; je me sens prêt à jurer solennellement de ne plus m'y laisser prendre si je puis en sortir les braies nettes. Il me semblait être cloué sur place, quoique conservant encore assez de présence d'esprit pour calculer toutes nos chances. Un de ces colosses était maintenant à moins de dix mètres et trahissait une vive curiosité à mon endroit. A quoi bon serrer de plus près l'ennemi? Il faut vaincre ou mourir! Tirons! Tout d'un coup une carabine part derrière moi; une balle siffle à toucher



Hommes et femmes andorobbo (voy. p. 312). -- Gravure empruntée à l'édition anglaise.

mon oreille. Et presque simultanément, et sans effort volontaire de ma part, les deux canons de mon fusil se vident, et je me trouve ignominieusement renversé sur le dos, non par ma victime projetée, heureusement, mais par le recul de mon arme. Recouvrant mes esprits, je me relève, m'attendant à battre bientôt un entrechat dans les airs. Poum ! un autre coup de feu ! Mes yeux se reportent sur les rhinocéros, et j'ai la douleur, fort mélangée de satisfaction à vrai dire, de voir les deux colosses s'éloigner, la queue vaillamment dressée, indemnes de toute blessure. Je me retourne alors, jette mon chapeau sur la terre et gesticule frénétiquement, accablant d'anathèmes l'infortuné Martin, qui, pâle comme un cadavre, tremble de tout son corps.

Ces incidents me remettaient quelque peu de l'ennui profond causé par un si long séjour dans le même campement. Nos traitants ne se pressaient guère de rassembler les provisions. Le mois de Ramadan avait commencé, et, en dévots sectateurs de l'Islam, ils consacraient le jour au jeûne, pour festoyer la nuit avec la plus sincère ferveur. Les victuailles abondaient : des grains de toutes sortes, des bananes délicieuses, des ignames ; la rivière fournissait des poissons exquis ; chèvres et moutons gras, lait, beurre, arrivaient quotidiennement du

Rombo. Les habitants de ce district portent aux oreilles, au cou et au poignet des anneaux d'un métal fort lourd, qu'au poids et à la couleur on pourrait prendre pour de l'or. Un examen subséquent me montra que c'est tout simplement un bronze natif d'une densité exceptionnelle.

Malimia, sultan de l'Ouseri et du Rombo, m'envoya quelques messagers andorobbo pour m'inviter à l'aller voir. Ces hommes m'intéressèrent beaucoup ; l'attitude calme et indifférente qu'ils conservèrent en traversant le camp contrastait singulièrement avec les démonstrations bruyantes des Oua-Tchagga. Leur principale occupation est la chasse à l'éléphant ; plus braves et plus fidèles que les Oua-Tchagga, ils jouissent du privilège de servir d'ambassadeurs au sultan.

Le soir du 25, enfin, j'eus la satisfaction d'entendre le premier serviteur de Jumba Kimameta réclamer le silence et prévenir la caravane de se tenir prête à par-

tir dans deux jours. Le matin du 27, par conséquent, je reprenais mon voyage. La contrée avait encore le même caractère : de plantureux pâturages, sans arbres, au milieu desquels broutaient de grandes hardes d'hartebeest. Cette marche fut accidentée par la rencontre d'un rhinocéros ; il sommeillait dans les herbés et ne s'était aperçu de notre présence qu'après le défilé de la majeure partie de la troupe. Réveillé en sursaut, il se préparait à nous charger, et nos gens commençaient à lâcher pied en poussant des hurlements. Au milieu de cette débandade, je reste avec ma carabine vide, et j'aperçois Songoro qui détaille avec mes cartouches ; je le rappelle, et le brave garçon revient sur ses pas m'en apporter une. Je la saisis avec une hâte fiévreuse et fais volte-face vers le rhinocéros, maintenant si près qu'il me touchait presque. Mes doigts tâtonnent nerveusement autour de la platine ; un siècle s'écoule avant que la cartouche soit placée, la carabine épaulée.

Le rhinocéros est à cinq mètres seulement ; l'imminence du péril me rend tout mon sang-froid, m'enlève tout tremblement ; je remarque même que les cris des hommes ont cessé ; ils restent immobiles, attendant de me voir ballotté dans les airs.... Il s'en faut de l'épaisseur d'un cheveu ; mais j'ai fait un saut de côté ; l'ennemi passe tout contre moi ; je lui décharge dans l'épaule le contenu

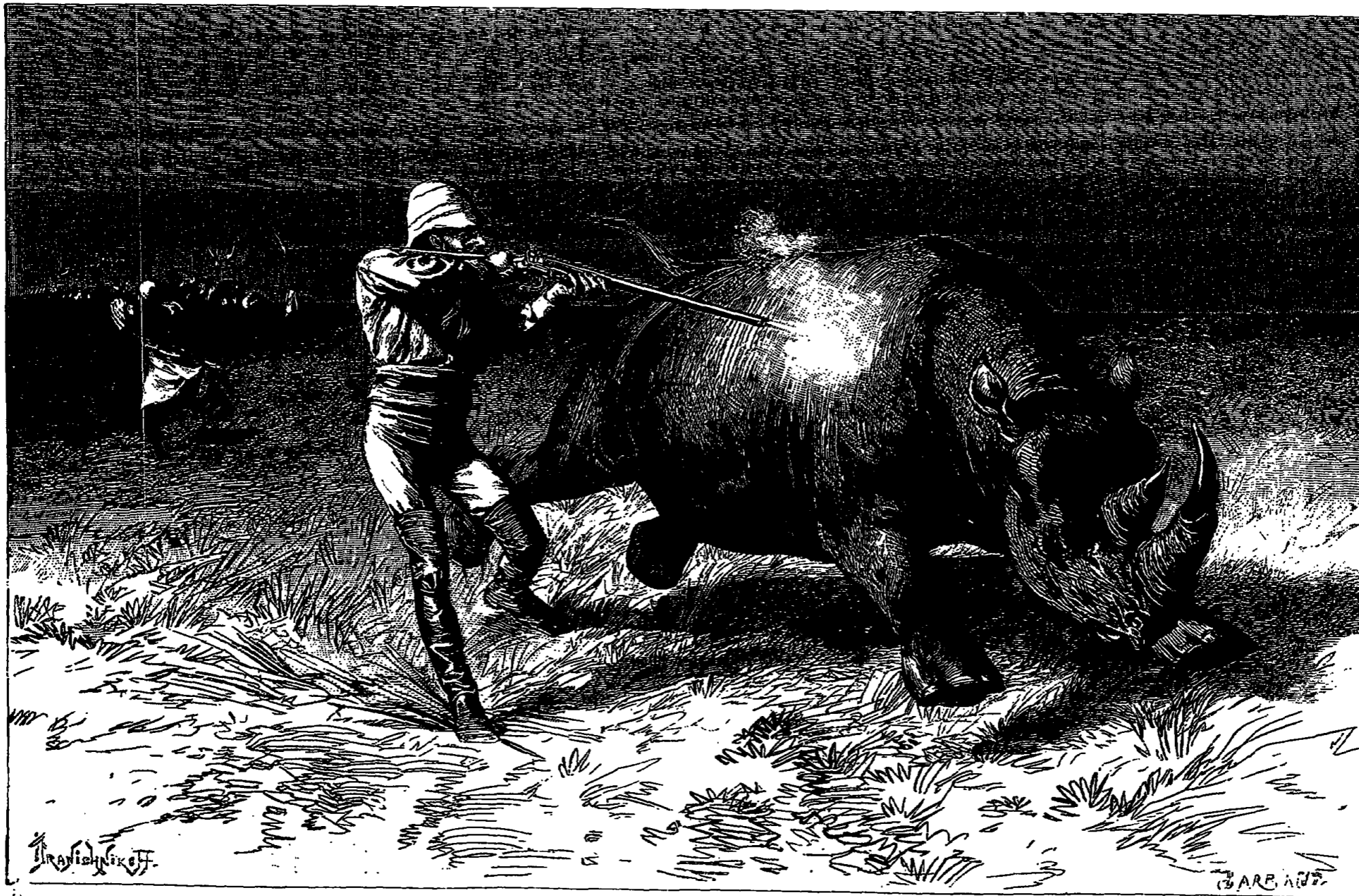
de ma carabine. Le colosse abandonne la partie ; le trot se change peu à peu en pas ; le pas devient de plus en plus lent, et, harcelée par la caravane entière, devenue subitement brave, la bête finit par succomber. Je n'ai jamais vu de si belles cornes : celle de devant est longue de soixante-sept centimètres et présente une courbe admirable. A midi nous arrivions aux bouquets d'arbres énormes qui abritent les sources de l'Ouseri, où mes compagnons de route avaient décidé de faire une nouvelle halte interminable pour attendre la fin du Ramadan.

Notre séjour fut marqué par un incident qui, dans tout autre lieu, aurait eu les suites les plus désastreuses. Les grandes herbes, déjà rôties par le soleil, furent incendiées à quelque distance au sud de notre camp, sans doute par les Oua-Seri. Le vent soufflait du midi avec une violence inaccoutumée ; les flammes arrivaient vers nous avec une vitesse terrifiante et un



Source de l'Ouseri. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.





Rencontre d'un rhinocéros. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

ronflement épouvantable. Avant même que nous nous fussions rendu compte du péril, le camp, du côté du terrain découvert, était complètement entouré; le ciel tout entier s'embrasait de lueurs livides. Les singes hurlaient, les oiseaux criaient, affolés de frayeur. Nos hommes, par centaines, couraient çà et là, dans une exaltation frénétique, arrachant des branches d'arbre, chargées de ramée, et se précipitant, pour écarter les flammes, au milieu même de l'élément destructeur : on eût dit l'incarnation des esprits infernaux. D'autres, se rappelant les ânes qui pâturaient au dehors, s'élançaient à la rescousse de leurs montures; mais celles-ci, déjà frappées de panique, s'enfuyaient pêle-mêle au travers du bivouac, leurs longues oreilles redressées et se heurtant aux hommes et aux choses qui se trouvaient sur leur chemin. En quelques secondes la terrible conflagration passe tout près de nous. La caravane est sauvée!

Le 6 août, enfin, on se remettait en marche; l'étape ne fut pas longue; nous marchions vers le nord-ouest, sur un terrain mieux boisé, fort accidenté et montant considérablement; puis nous fîmes halte près de superbes bouquets d'arbres. Ce lambeau de forêt abrite les sources du Kimangelia, qui va rejoindre l'Ouseri, à l'est, et former le fleuve Tzavo.

Tandis qu'on dressait le campement, des cris extraordinaires me firent soudain sauter sur mes pieds et saisir d'instinct ma fidèle carabine. Nos gens s'enfuyaient éperdus, qui escaladant les arbres, qui se cachant sous la brousse, sous les buissons, n'importe où. Presque paralysé moi-même par ce danger inconnu, je ne savais où courir. Un des hommes me crie : Bouana, bouana, mboga! (Maître, maître, un buffle!) — Un buffle, et où? Je me glisse prestement derrière un arbre, car il n'y a pas, en Afrique, d'animal plus redoutable, ou du moins plus redouté. Je regarde avec précaution dans la direction indiquée. Un long hurlement d'épouvante vient retentir au plus profond de mon être : un homme est lancé dans les airs comme une fusée par un vieux taureau qui brise les halliers dans sa course furibonde; l'homme retombe, les branches crépitent et cassent sous sa chute, et le buffle allait fondre de nouveau sur lui, quand une décharge de mousqueterie le fait fuir du côté du camp.

Le tumulte est à son comble; les ânes affolés galopent au hasard, brayant de tous leurs poumons; un bourriquet chargé de *senengé* passe devant le buffle, qui fonce sur la pauvre bête : une seconde après, l'âne, fardeau et tout, était empalé sur ses cornes et tournait dans les airs comme un rat peloté par un ter-

rier. Il retombe par terre; le buffle se précipite de nouveau sur l'infortuné, qui se tordait en convulsions, ses entrailles traînant sur le sol; il lui broie le crâne d'un coup de tête qui termine ses souffrances.

Le taureau s'enfonce alors dans un épais fourré, que nous cernons aussitôt, donnant de la voix comme une meute de chiens. Mais chacun se tient sur ses gardes, car on connaît là-bas les ruses étonnantes de ces bêtes vindicatives. Les fusils de nos chasseurs augmentent encore le danger; ils tirent sans cesse et sans but vers l'intérieur de la brousse; l'animal ainsi harcelé se présentait furieux aux ouvertures du hallier et s'y réfugiait de nouveau après avoir vu ses tourmenteurs prendre la fuite, épouvantés.

Il fallait en finir pourtant, et je me portai près de l'endroit d'où, le plus probablement, il s'élancerait pour une charge définitive : mon attente ne fut pas longue : un beuglement, un bruit de broussailles écrasées, puis le colosse arrive vers nous comme la foudre; à moins de dix mètres, je le salue de ma carabine : le coup a porté, le buffle chancelle, mais il ne tombe pas et retourne dans sa forteresse, non sans y emporter une seconde balle.

A peu près sûrs maintenant que l'affaire est bâclée et que la mort n'est plus qu'une question de temps, nous devisions à loisir, quand un cri effroyable vint nous arracher à notre satisfaction. Un de mes engagés se débattait sur

le sol, et le taureau donnait sur lui tête baissée. Makatoubou, qui était le plus rapproché, eut la bravoure extrême de s'élancer au-devant de la bête et de lui dépecher une balle, qui la décida à rentrer sous le couvert. Laissant Brahim et Makatoubou, hardis jusqu'à la témérité, poursuivre la bête sous le fourré, je regagnai le camp pour m'occuper des blessés. Tandis que l'on procédait au pansement, on entendit plusieurs coups de feu, et l'on vit, bientôt après, Makatoubou et Brahim s'avancer triomphalement portant la tête du taureau trépassé à la fin des fins. C'était évidemment un vieux solitaire, expulsé du troupeau, et devenu misanthrope en conséquence. Les cornes massives et raboteuses disaient son grand âge; sans doute aussi il devait être presque sourd, car il resta couché dans la brousse, au centre même du bivouac, avant que son réveil en sursaut causât la panique que je viens de raconter.

Il fallait maintenant se débarrasser des malades et les expédier à Taveta, c'est-à-dire attendre bon gré mal gré à Kimangelia le retour du peloton d'ambulance. Le pays, qui est à une altitude de douze cent vingt mètres, est plus boisé et a plus de relief que tous



Les cornes du vieux solitaire. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

ceux que nous eussions traversés encore; un vrai brouillard d'Écosse nous enveloppait; il bruinaît presque toujours; les hommes de la côte, très sommairement vêtus, se pressaient autour des feux ou grelottaient piteusement. Pendant ces quatre jours le thermomètre dépassa à peine dix-huit degrés, descendant à dix degrés avant l'aube.

Nous étions maintenant sur les confins du territoire des Massaï, Kimangelia formant au nord la limite de la partie peuplée du Kilimandjaro.

VII

DE KIMANGELIA A KIKOUYOU

La plaine de Ndjiri. — Le Donyo Erok. — Visiteurs massaï. — Requête flatteuse mais embarrassante. — Les bonnes manières dans la société massaï. — Duel de rhinocéros. — Le désert du Doguilani. — Le plateau de Kapté. — Le Kikouyou et ses habitants.

Le 10 août nos ambulanciers revinrent de Taveta, et le 11 nous nous mettions en route, pour la quatrième fois, vers le pays de mes désirs, à travers des landes très buissonneuses. Puis, au bout de deux heures, après avoir traversé un terrain herbeux, doucement ondulé, borné à l'est par de nombreuses collines, nous arrivions sur les pâturages massaï, dans le district



Femmes massaï de Ndjiri. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

redouté du Lyto-Ki-Tok. La caravane chemine avec des précautions infinies; à chaque pas des bandes de guerriers peuvent tomber sur nous. Après deux ou trois alertes causées par des rhinocéros surpris dans leur sommeil, nous traversons un petit cours d'eau près d'un vieux kraal. Un peu plus loin on campe près d'un autre ruisseau, le Kamanga ou Ngarè Rongei (rivière étroite). Le gibier abonde; le soir je réussis à tuer deux buffles, ne m'aventurant toutefois qu'avec les plus grandes précautions.

Le Kamanga coule vers l'est et contourne de loin les monts du Kyoulou, pour rejoindre le Tzavo; notre bivouac est à quatorze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous avons atteint le point culminant du contrefort qui part de la base du Kimaouenzi et va mourir au nord du bassin du Tzavo; il s'étend au nord-est avec ses mornes coniques, ses savanes, ses traînées de forêt, jusqu'à la belle chaîne du Kyoulou dans l'Ou-Kambani. Le vent glacé qui vient de la montagne fait descendre le thermomètre à dix degrés centigrades.

A l'étape suivante on gagne, en cinq heures de descente, le terrain plat qui s'étend à perte de vue dans la direction du nord-est. Nous passons brusquement de la lisière de la forêt qui couvre les bases de l'éperon, aux rives d'un petit étang.

Ici nous entrons de nouveau en rapport avec les Massaï, et je ne saurais dire toute mon admiration pour le sang-froid avec lequel trois ou quatre de leurs anciens font leur entrée dans nos quartiers.

Les jours suivants, notre route nous conduisit à travers la vaste plaine du Ndjiri, qui est, de toute évidence, le lit d'un ancien lac; elle est située à une altitude de mille mètres, et s'étend du Kilimandjaro, au sud, jusqu'au Matoumbato, au nord; des monts Kyoulou, à l'est, jusqu'aux collines du Guaso N'Ebor (rivière blanche), à l'ouest. Au milieu de cette plaine, pas un arbuste, pas une graminée ne vient reposer vos yeux de la vue monotone du sable humide et boueux, imprégné de sels et réfractaire à toute végétation. Çà et là, dans l'enceinte de ce vaste horizon, quelques

nappes miroitantes s'entourent d'une étroite bordure d'herbe, ou donnent la vie à une poignée d'arbres malingres et d'arbustes épineux. D'autres taches vertes indiquent des marais formés par des sources qui surgissent du sol, chargées de matières salines qu'elles laissent déposer par évaporation. De vastes espaces se

recouvrent d'une croûte de natron et de salpêtre d'un blanc éclatant. On croirait voir de loin des tapis de neige éblouissants, des lacs d'eau cristalline; sous les rayons du soleil, ils étincellent comme de l'argent bruni; une brume spectrale traîne sur cette terre les longs plis de son voile; le mirage y projette ses fantasmagories. Le gibier pullule sur cette terre, pourtant si aride et si désolée. Pendant la traversée du Ndjiri nos hommes épuisèrent complètement leurs vivres, et sans ma bonne carabine il aurait fallu se serrer le ventre. Mais, en trois jours, je tuai trois zèbres, trois rhinocéros, quatre pallahs, un waterbock, deux chacals et plusieurs pintades.

Le 17 août nous campons près d'un étang saumâtre où jaillissait une source d'eau pure. Je vis là, pour la première fois, un assez grand nombre de Massaï: des vieillards, des femmes et des enfants conduisant à l'aiguade de grands troupeaux de bêtes grasses. Je me divertis fort des façons insolentes avec lesquelles les gamins massaï, même les plus petits, chassaient les

porteurs de la caravane, les obligeant à s'éloigner jusqu'à ce qu'ils eussent fini. A force de dextérité, je parvins à photographier quelques femmes; mais ce triomphe faillit exciter une échauffourée : on crut que je voulais les ensorceler. Le soir, tous les hommes regagnèrent leurs kraals; les femmes restèrent en grand nombre au campement, sans que leurs maris parussent en éprouver la moindre inquiétude.

Le lendemain, au bout de deux heures de marche, la contrée commence à s'élever; des roches de gneiss rouge affleurent le sol dans la direction du nord; les strates se redressent presque verticalement. Il est clair que nous quittons l'aire d'éruption dont le Kilimandjaro est le centre pour rentrer sur les terrains métamorphiques. Le changement de végétation eût suffi pour nous en avertir : nous retrouvons la maigre flore du Nyika. Le soir, pas d'aiguade; on campe dans un kraal abandonné. La caravane repart avant le coucher du soleil, franchit un éperon peu élevé, et débouche dans la petite plaine marécageuse du Ngaré na Lala (eau grande ou marécage), qui occupe la base méridionale du Donyo Erok (montagne noire), et va se perdre dans le désert. Le Donyo Erok est une masse imposante dont le versant sud se dresse par une muraille abrupte; celui du nord est beaucoup moins escarpé. Le Ndapdouk, que d'ici on voit à l'est, paraît autrement pittoresque sous le double piton qui le termine.

Nous voici maintenant dans la partie la plus dangereuse du pays des Massaï; plus que jamais il faut se tenir sur ses gardes. On entoure le camp de la plus formidable des *bomas*; on distribue les sentinelles; nul ne doit sortir seul et sans armes ni s'éloigner du bivouac. Cette halte dura plusieurs jours, les traitants ayant à acheter des bouvillons pour leur cuisine, et des ânes pour emporter leurs provisions et l'ivoire qu'ils comptaient acheter. Mouhinna et Sadi remplissaient leurs fonctions avec tant de négligence que la famine aurait décimé ma troupe, si, dès le moment même où nos deux caravanes s'étaient réunies, je n'avais lié amitié avec Al-Héri, un traitant d'origine massaï, et son confrère Moran, Massaï comme lui, dont les services obligeants me permirent de me passer de nos deux coquins. Ils me donnèrent, en outre, sur leurs compatriotes, de nombreux renseignements.

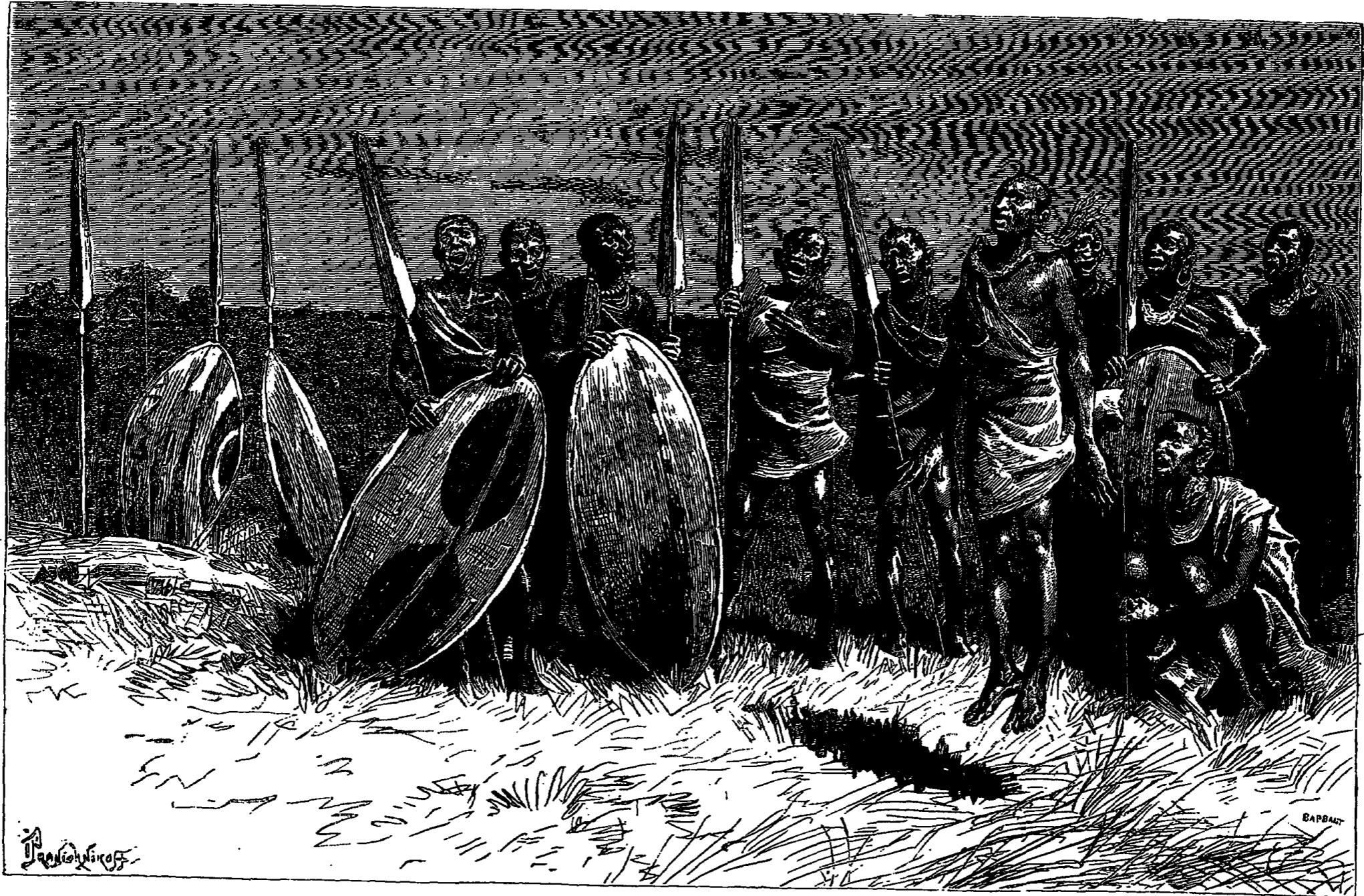
Deux jours après, je gravis le Donyo Erok, dont la cime doit s'élever à près de dix-huit cents mètres. La partie supérieure de la montagne est couverte de bons pâturages où les Massaï mènent leurs bestiaux; çà et là seulement on voit des lambeaux de forêt.

Le 24 août la caravane se remet en marche vers le nord, passe au pied du versant est du Donyo Erok, sur une terre aride couverte d'épaisses forêts d'acacias aux formidables épines. Les Massaï se font de plus en plus nombreux, et nous avançons avec des précautions infinies. Après une courte étape, on campe sur les berges d'un ruisseau, le Ngaré Kidenoi, où la précédente caravane avait été presque entièrement anéantie. Nous sommes maintenant dans le Matoumbato.

Les naturels qui l'habitent donneraient une très fausse idée de la superbe race à laquelle ils appartiennent; ils louchent presque tous, ce qui donne à leur physiologie une expression cauteleuse, singulièrement répugnante. Vols ou tentatives de vols deviennent des incidents de toutes les heures. En pleine marche, au milieu même de la caravane, un guerrier s'empare de la charge d'un porteur ou d'un paquet posé à terre et s'enfuit à toute vitesse. Je ne me lassais point d'admirer l'humilité des trafiquants en présence de ces larcins. Règle absolue, le larron pris sur le fait n'a rien à redouter; on lui retire simplement l'objet dérobé et il s'éloigne sans autre punition que les rires de ses camarades ou les railleries des porteurs.

A Ngaré Kidenoi j'eus à rester perpétuellement en scène comme le plus grand, le plus puissant des *lybons*, tenant entre ses mains les clefs de la vie et de la mort. Cette renommée me préservait de beaucoup d'ennuis, — certes il en demeurait bien assez, — mais aussi me plaçait quelquefois dans les positions les plus comiques et les plus embarrassantes. Un jour, par exemple, un Massaï de fort grand air, déjà sur le retour, se présente accompagné d'une femme jeune et fort jolie. Après m'avoir gratifié d'une œillade amicale, il appelle Sadi et m'annonce par son entremise qu'il vient me consulter pour une affaire des plus graves. Me demandant ce que cela peut bien être, je les introduis chez moi et ferme la porte. La physionomie du personnage se fait de plus en plus solennelle, la dame baisse les yeux en minaudant; Sadi riait sous cape; je commençais à me sentir mal à l'aise : allait-il me proposer une de ses épouses? Voici de quoi il retournait. Le vieillard avait été vivement impressionné par ma vue, ravi de ma couleur; sa femme, elle, était absolument sous le charme... Comme faire se devait, je regarde la dame : elle rougit, moi de même. Mon visiteur continue : N'ayant pas de secrets l'un pour l'autre, ils s'étaient confié leur admiration pour ma personne. Quelle joie s'il leur naissait un fils qui ressemblât au sorcier ! J'étais un grand lybon, expert en œuvre de haute magie, je saurais bien leur donner une médecine qui produisit cet effet !

Je fus, on peut le croire, aussi surpris qu'amusé par cette requête extraordinaire : je parvins cependant à garder mon sérieux. « Satisfaire ces vœux, lui répondis-je gravement, était au-dessus de mon savoir; c'était au Dieu du ciel qu'il fallait demander une semblable faveur ! Le vieillard ne se laissait point convaincre : sa femme contemplait le sol d'un air fort contrarié; moi-même je me sentais perdre patience. « Certainement, disait-il, prier le Ngaï de là-haut, cela ne peut faire de mal ! » Mais dans le cas présent le lybon leur inspirait encore plus de confiance ! Ils avaient des ânes et des taurillons pour me payer cette précieuse médecine, mais, si je n'accédais pas à leur désir, on verrait bien que le lybon blanc n'était qu'un méchant petit sorcier, et madame, bien sûr, ne me pardonnerait jamais. La situation devenait ridicule; je consentis à



Guerriers massai — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise

cracher sur eux libéralement et abondamment, ma salive passant ici pour douée des vertus les plus souveraines. Sous cette pluie de faveurs ils commencent à se dérider, tout en réclamant avec insistance quelque charme spécial. Une idée lumineuse me traverse le cerveau : justement, ma santé laissant fort à désirer, je m'étais prescrit un verre de sels laxatifs d'Eno : un spécifique unique ! Je triple la dose, je prépare le breuvage pétillant : ils l'ingurgitent avec une religieuse émotion, et pour dissiper tous leurs doutes je m'empresse de recracher sur eux avec une généreuse condescendance, et les reconduis poliment, après avoir gratifié la belle solliciteuse de mes plus jolies perles pour le futur bambin blanc. Puis je prends congé et regagne ma tente, me soulageant enfin par des accès de rire frénétiques et par quelques pas de gigue écossaise, à la grande épouvante de Songoro, qui me croyait devenu fou.

La contrée que nous traversons après avoir quitté le Ngaré Kidenoi se montre de plus en plus tourmentée et stérile ; à notre gauche se pressent les nombreux petits mornes du Mbaracha. Il faut, pour se procurer à boire, creuser des trous profonds dans le lit desséché des torrents. Le gibier avait presque entièrement disparu ; il me fallait acheter trois bouvillons par jour.

Ce n'était pas chose facile ; ces marchés sont une éreintante corvée : on ne vous livre un bœuf qu'après deux heures de discussions enragées, suivant la règle qui préside ici à toutes les transactions commerciales. Enfin le Massaï crache sur sa bête ; nos gens accomplissent la même cérémonie sur les rouleaux de fil de métal ou les paquets de perles : l'affaire est conclue, on n'en dit plus un mot.

L'expectoration, il faut le dire, joue chez les Massaï un rôle très différent de celui qui lui est assigné ailleurs : c'est une marque de grande estime, d'affection, de profond respect ; elle remplace avec avantage les discours les plus éloquentes : cracher sur une jeune fille est autrement flatteur pour elle que l'embrasser ; vous crachez sur votre visiteur quand il se présente ; vous l'honorez d'un jet nouveau quand il va prendre congé. En ma qualité de lybon de la plus belle eau,

les Massaï accouraient vers moi comme de pieux pèlerins autour d'une source vénérée, et, avec l'aide de quelques lampées, j'étais toujours prêt à les satisfaire ; plus copieuse la fusée, plus profonde leur joie : ils rapportaient avec orgueil à leur famille les preuves indubitables de l'honneur que leur avait fait le magicien blanc. Parfois, quand les clients se multipliaient par trop, ma gorge se desséchait, et je devais garder dans ma bouche des cailloux ou des balles pour stimuler la sécrétion du précieux fluide ; mais leur foi dans l'efficacité du remède me donnait le courage de surmonter mon ennui. Comment, par exemple, résister aux prières muettes des beaux yeux d'une *dillo* (jeune fille massaï) ? et n'étais-je pas bien récompensé par le regard brillant de gratitude lancé par la brune beauté quand je réussissais à atteindre le petit nez présenté si gentiment ?

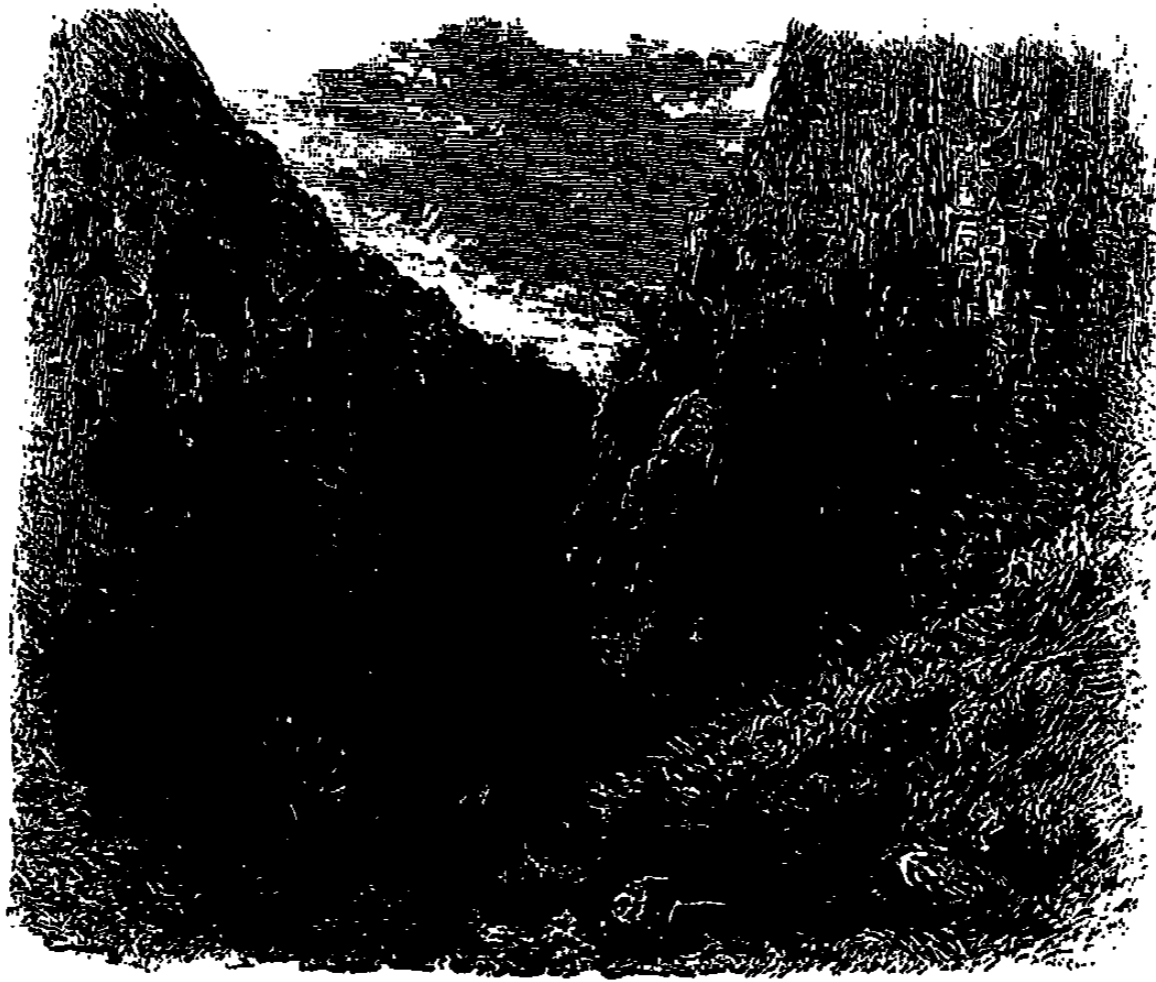
Le 30 août nous sommes à Becil, près d'une chaîne

peu élevée, derrière laquelle apparaissent les monts Oulou. Je fus témoin, en route, d'un duel entre deux rhinocéros : ils courent l'un sur l'autre à la manière des taureaux. L'un finit par prendre la fuite, poursuivi par son adversaire, dont il recevait à l'arrière de terribles coups de tête qui le soulevaient en l'air, et lui faisaient pousser des cris semblables à ceux d'un porc.

Becil est situé à une altitude de

quatorze cent cinquante mètres, et sert de frontière entre le Matoumbato au sud et le Kapté au nord.

L'étape suivante nous conduit vers le nord, à la noullah de Touroukou, sur des pâtis onduleux presque dégagés d'arbres, parsemés de kraals, déserts maintenant, par suite des récentes incursions des Ouakamba ; ceux-ci commencent à prendre l'offensive et à razzier à leur tour le bétail des Massaï. Puis la caravane pénètre dans un défilé qui descend au ruisseau de Tourouka. Le lendemain on continue de remonter cette gorge, et, une heure après, la caravane émerge sur un immense désert qui déroule son énervante monotonie jusqu'aux collines du Ngourouma-ni et du Mosiro ; en arrière de celles-ci s'élèvent les masses formidables et noires du Maù, le rempart des hautes terres du Guas-Nguishou ; à l'est on n'aperçoit qu'un sombre escarpement de lave, courant du nord au sud



Gorge de Ngaré-Suré. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

en ligne à peu près droite, et formant une muraille parallèle au Maù. Le désert qu'on nomme le Doguilani est presque partout privé d'eau; le rempart de droite est le Donyo Erok el-Kapté (le mont noir du Kapté). Il nous fallut pour trouver de l'eau pénétrer entre deux murailles de lave, au fond de la gorge pittoresque de Ngaré-Suré.

Deux étapes nous amènent au district de La Doriak, dont l'aspect fait songer à la plus superbe des baies; l'aire, plate et unie, est partout entourée, sauf à l'ouest, par un splendide amphithéâtre de montagnes. Le Donyo Kisali en défend l'entrée d'un côté; le Donyo Nyiro, de l'autre. Nous faisons ensuite l'ascension de la chaîne latérale, dont le sommet s'élève à plus de dix-huit cent cinquante mètres; on descend dans l'étroite vallée d'un ruisseau, qu'on remonte jusqu'aux sources; puis, à la nuit tombante, nous campons au fond d'une combe, au pied du Lamouyou, un des monts du Kapté. Le jour suivant, on se dirige vers le nord, pour gagner le plateau du Kapté, dont les grandes lignes rappellent presque un paysage européen. Au campement on signale un rhinocéros paisiblement endormi : je me coule vers la bête avec les précautions accoutumées et en repassant par ma série habituelle de sensations désagré-

bles. Il me semble que des mille-pattes rampent le long de mon épine dorsale; mon cœur bat la chamade; mes yeux sont près de sortir de leur orbite; mon souffle s'arrête; je me sens suer du sang. Puis, à l'instant même où commence le danger réel, mes nerfs redeviennent d'acier et mes muscles de fer. A quelques mètres du gibier, je vise en silence et rapidement : le coup éveille les échos; je m'allonge dans les herbes comme un lièvre. L'énorme bête se ranime, se dresse sur ses pieds, ouvre des yeux hagards; un jet de sang coule de ses narines comme l'eau d'une fontaine; elle fait quelques pas pour tomber raide morte : la balle avait traversé le poumon.

Une heure de marche nous amène ensuite à un charmant réduit entouré de crêtes couronnées de bois, et au fond duquel bouillonne une source fraîche; plus loin elle s'épanche en un étang où nagent des canards : c'est Ngongo-a-Bagas (l'œil du Bagas), un des ruis-

seaux dont la réunion forme la rivière Athi de l'Ou-Kambani; un second, plus important encore, le rencontre vers l'est; comme le Bagas, il est déjà dans toute sa force quand il jaillit de la base du versant oriental du Donyo Lamouyou. Ngongo-a-Bagas marque la limite méridionale du pays de Kikouyou, dont les habitants passent pour les plus incommodes et les plus intraitables de la région. Leur territoire occupe un triangle dont la base a près de soixante-quinze kilomètres et s'étend depuis l'œil du Bagas jusqu'au point du plateau qui domine le lac Naivacha. Sa plus grande longueur est d'environ cent trente kilomètres, le sommet du triangle s'appuyant sur le versant méridional du mont Kénia de Kikouyou. Il forme une grande ondulation du plateau de Kapté et du Lykipia, son prolongement septentrional, et embrasse une région forestière s'élevant à une altitude de dix-huit cent

cinquante à deux mille huit cents mètres; les sécheresses y sont inconnues; le sol y est étonnamment fertile. Les nombreux ruisseaux qui l'arrosent vont former le Kilaloumi ou rivière de Tana. Les Oua-Kikouyou sont apparentés aux Oua-Kamba par le dialecte et par les mœurs; mais la race est loin d'être aussi belle.

Au campement de Ngongo nous avions à nous mettre en défense con-

tre les Oua-Kikouyou, d'un côté; de l'autre, contre les Massaï du Kapté, presque aussi redoutables. Les deux peuplades sont en guerre perpétuelle. Il fallut préparer, autour du camp, un solide rempart de troncs d'arbres, et faire une expédition en règle dans la forêt, où s'abritent les villages des Oua-Kikouyou, pour se procurer des vivres.

Le 8 septembre j'apprends qu'on a entendu des cris d'éléphant dans une partie assez rapprochée de la forêt; et, afin de m'essayer à cette chasse, je pars, emmenant pour escorte une petite bande d'hommes éprouvés. Nous enfilons une coulée ouverte dans le sous-bois par ces colosses; la plus extrême circonspection est de rigueur : si nous avons quelque remarque à nous communiquer, un léger sifflement appelle l'attention des camarades, puis on télégraphie par signes ou par clignements. Le demi-jour de la feuillée, nos mouvements silencieux et furtifs, le soin que nous mettons à



Camp sur le plateau du Kapté. — Gravure empruntée à l'édition anglaise.

écarter la brousse, notre sensibilité morbide à chaque vibration de l'air, à chacune des formes entrevues, une tension nerveuse excessive, les périls de l'entreprise, nous donnent une fièvre ardente, nous fascinent singulièrement. On cheminait ainsi depuis une demi-heure, quand nous fûmes électrisés soudain par un bruit étrange qui semblait partir de notre voisinage immédiat. Immobiles comme des statues, retenant notre souffle, la main levée pour enjoindre le silence, l'oreille tendue du côté d'où vient le son, nous échangeons des regards anxieux : pas n'est besoin d'un « liseur de pensées » pour voir le mot « tembo » (éléphant)

jaillir à la fois sur toutes les physionomies. On redouble de précaution, on inspecte les fusils ; chacun se prépare à l'épreuve. Impossible de rien distinguer à un mètre en avant ; l'ouïe seule pouvait nous guider, mais la forêt se taisait de nouveau ; nous ne devons pas être loin de la bête, pourtant ! Tout attention, nous cherchons à saisir quelque indice de sa présence ; puis nous nous re-glissons au milieu des foulées ; l'œil en feu, nous arrêtant de temps à autre pour tâcher d'apercevoir dans la pénombre la

victime tant désirée. Ce bruit, encore ! tout près, semble-t-il, et cependant on n'entend pas se briser les branches, ni se relever en sifflant les gaules recourbées. L'attente est insupportable ; après un nouvel échange de grimaces et de gestes, on se remet à ramper ; pouce à pouce, on se coule sur la sente : le cri se répète, à moins de quelques mètres cette fois ; nul autre

signe ne nous vient éclairer. Nos yeux, agrandis par l'inquiétude, essayent de pénétrer les fourrés ; nous prêtons de nouveau l'oreille, mais pour percevoir seulement les battements précipités de nos artères ; de grosses gouttes de sueur nous ruissellent du front et

des joues. Soudain un horrible miaulement me fait monter le cœur aux lèvres : un léopard bondit, presque sous notre nez. Avec une exclamation de fureur, et aussi de soulagement, car je ne pouvais plus tenir à cette incertitude, je me relève vivement, mais trop tard ; le félin avait déjà disparu dans la brousse. D'éléphant, il n'en fut plus question ce jour-là.

Un repos de deux semaines avait refait ma troupe ; nos préparatifs étaient terminés. Les traitants de Pangani, pourvus de trois mois de vivres, les chargeaient sur les nombreux ânes achetés aux Massaï. Ma modeste douzaine de bourriquets ne me permettait pas d'en prendre pour plus d'une vingtaine

de jours. Le 20 septembre, enfin, après les sacrifices propitiatoires ordinaires, il fut décidé que le vendredi (le jour sacré des musulmans) on se mettrait en route à la quatrième heure, et les

hommes de Jumba vocalisèrent à la ronde le Ky-niamouézi (avertissement) d'usage, afin que chacun eût à se tenir prêt.

Traduit et condensé par Frédéric BERNARD.

(La suite à la prochaine livraison.)



Femmes massai du Kapté (voy. p. 319). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.



Campement à Ngongo (voy. p. 319). — Gravure empruntée à l'édition anglaise.